

SARA HOLLAND

everless



bayard

everless

À mes parents, pour toutes les histoires

Ouvrage originellement publié par HarperTeen,
un département de Harper Collins, sous le titre : *Everless*
Copyright © 2018 by Glasstown Entertainment, LLC

GLASSTOWN
ENTERTAINMENT

© 2019, Bayard Éditions pour la présente édition
18, rue Barbès, 92128 Montrouge
ISBN : 978-2-7470-9127-5
Dépôt légal : mai 2019

Cover design by Orchard Books
Illustration du palais © by Daniel Long

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

SARA HOLLAND

everless

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Moreau

bayard

1

Presque tous les habitants de Sempéra trouvent la forêt effrayante, à cause des vieilles histoires de fées capables de figer le temps contenu dans leur sang ou de sorcières pouvant les vider de leurs années d'un simple chuchotis. On raconte même que l'esprit de l'Alchimiste hante ces bois, et qu'il est assez puissant pour emprisonner des éternités entières dans un souffle.

Moi, ce ne sont pas les fées qui m'effraient. La forêt recèle des dangers bien réels – des voleurs en embuscade, portant poignard acéré et poudre alchimique à la ceinture, prêts à saigner du temps à quiconque ose s'aventurer loin de son village. On les nomme les saigneurs. C'est à cause d'eux que papa n'aime pas que j'aille chasser, mais nous n'avons pas le choix. En hiver, de toute façon, les sous-bois ne sont pas assez denses pour offrir une cachette aux brigands, et aucun chant d'oiseau ne couvre les bruits de leurs pas.

De plus, je connais ces bois mieux que personne. J'ai toujours adoré m'y promener, flâner sous les branches

enchevêtrées qui masquent le soleil et forment un rempart contre le vent cinglant. Je pourrais y passer mes journées, ou marcher sans plus m'arrêter parmi les arbres miroitants de givre et de glace, sous les rais de soleil effilés comme des dagues. Et disparaître.

Tu parles ! Jamais je n'abandonnerai mon père, surtout s'il est...

– Ne dis pas de bêtises, m'interromps-je.

Ce mensonge gèle dans l'air glacial et retombe comme de la neige. Je le chasse d'un coup de pied.

Papa raconte que certains arbres sont vieux de mille ans, qu'ils étaient déjà là bien avant la naissance de tous les habitants peuplant le royaume aujourd'hui, avant même que la reine accède au trône, ou que l'Alchimiste et l'Envoûteuse transforment le temps en sang et en métal – si tant est qu'une telle époque ait jamais existé. Ces arbres seront encore debout quand nous aurons tous quitté ce monde. Pourtant, ce ne sont pas des prédateurs comme les loups ou les hommes. Les racines qui s'étendent sous mes pieds ne vivent pas depuis des siècles en aspirant les forces des autres plantes jusqu'à ce qu'elles se flétrissent et deviennent grises. Et l'on ne peut pas les saigner pour en extraire leur temps.

Si seulement nous ressemblions davantage aux arbres.

Le vieux mousquet de papa pèse sur mon dos, lourd et inutile. J'ai eu beau marcher des lieues, je n'ai pas croisé de gibier. Dans quelques heures, il fera nuit, et les marchands baisseront l'un après l'autre la toile de leur

étal. Bientôt, je serai obligée de rentrer au bourg et de me rendre chez l'extracteur de temps. J'avais espéré que la chasse me calmerait, me donnerait du courage pour ce qui m'attend, mais j'ai encore plus peur qu'avant de partir.

Demain, nous devons régler le loyer de notre chaumière de Crofton. Comme tous les mois, la famille Gerling renflouera ses coffres avec notre fer-de-sang, au prétexte que nous lui sommes redevables pour la protection qu'elle nous apporte. Pour les terres qu'elle nous prête. Le mois dernier, nous n'avons pas pu payer, mais nous nous en sommes tirés avec un avertissement du percepteur – parce que papa semblait trop mal en point, et moi trop jeune –, mais ce n'était pas un geste de charité de sa part. Ce mois-ci, il exigera le double, peut-être même plus. Maintenant que j'ai dix-sept ans, l'âge légal pour donner ses années à saigner, je sais que je n'ai plus le choix.

S'il a toute sa tête, papa sera très en colère.

J'essaie une dernière fois, me dis-je, alors que j'atteins un ruisseau qui serpente entre les arbres. Le cours d'eau gelé ne gazouille pas, mais, sous la surface, j'aperçois un frétillement vert, brun et doré – une truite, qui remonte quelque courant invisible. Bien vivante sous la couche de glace.

Je m'agenouille en vitesse et brise la pellicule dure d'un coup de crosse. J'attends que les ondulations de l'eau se calment et qu'un scintillement d'écailles apparaisse, assez désespérée pour implorer l'Envoûteuse en

silence. Le fer-de-sang que cette truite me rapportera entamera à peine les dettes de papa, mais je ne veux pas rentrer bredouille au marché. C'est hors de question.

Je me concentre, j'adjure mon cœur de s'apaiser.

Et là, comme cela se produit souvent, tout semble ralentir. Non, ce n'est pas qu'une impression. Les branches cessent bel et bien de bruissier au vent. Même les plus discrets des crépitements de la neige en train de fondre s'arrêtent, comme si la forêt retenait sa respiration.

Je baisse les yeux vers l'eau trouble, où je distingue un miroitement blafard – emprisonné lui aussi dans le souffle du temps. Avant que ce moment ait pu s'interrompre, je plonge les mains dans le ruisseau.

Le froid glacial me fait l'effet d'un coup de fouet, se répand dans mes bras et engourdit mes doigts. Le poisson se fige, frappé de stupeur, comme s'il voulait que je l'attrape.

Quand je referme les doigts sur ses écailles glissantes, le temps reprend son cours normal. Le poisson tout en muscles s'agite avec tant d'énergie que je manque de le lâcher. Avant qu'il ait pu s'échapper, je le sors de l'eau et le fourre dans ma musette d'un geste expert. Pendant quelques instants, un peu écoeurée, je l'observe qui se débat dans la toile de jute.

Puis le sac redevient immobile.

J'ignore pourquoi le temps ralentit ainsi, de façon tout à fait imprévisible. J'applique les conseils de papa et n'en parle à personne – un jour, il a vu un homme être saigné

de vingt ans pour la seule raison qu'il avait prétendu être capable de faire s'écouler une heure à l'envers d'un simple revers de la main. Les divinatrices, comme Calla au village, qui divertissent les gens superstitieux, sont tolérées – tant qu'elles paient leur loyer. Avant, j'allais chez elle écouter ses histoires de temps qui se déforme, reste suspendu, et parfois même provoque des failles dans le sol ou des tremblements de terre, mais un jour papa m'a interdit d'entrer dans son échoppe, de peur que j'attire l'attention sur nous. Je me rappelle encore le parfum de sa boutique – une odeur d'épices mêlées au sang versé pour la pratique de rites ancestraux. Mais papa m'a appris une chose : pour être en sécurité, il ne faut pas se faire remarquer.

Je glisse mes mains sous les bras pour les réchauffer, puis je m'accroupis de nouveau au bord de la rivière, et m'efforce de me reconcentrer. Malheureusement, aucun autre poisson ne se montre et, petit à petit, les rayons du soleil passent sous la cime des arbres.

La nervosité me noue l'estomac.

Je ne peux pas reculer plus longtemps ; je dois me rendre au marché.

Je savais depuis des années qu'on finirait par en arriver là, mais je marmonne quand même un juron. Mon sac dégoulinant jeté sur l'épaule, je prends le chemin du village. Je regrette de m'être aventurée plus loin que d'habitude, à cause de la neige qui trempe mes brodequins usés et des branches qui interceptent les dernières traces de chaleur de la journée.

Au bout d'un moment, j'atteins la route qui mène au bourg, dont la terre transformée en boue par le passage de centaines de chariots a gelé. Je la longe en essayant de m'armer de courage. Je pense avec horreur à la lame de l'extractemps, aux fioles qu'il va remplir. Puis au sang qu'on va changer en fer, et à l'épuisement que, d'après ce que tout le monde raconte, on ressent quand il extrait du temps de nos veines.

Mais j'aime mieux ça plutôt que d'entendre papa se tourner et se retourner sur sa paillasse, écouter ses gémissements à travers les murs trop fins de la chaumière. Par l'Envoûteuse, il a bien besoin de se reposer. Depuis un mois, il se flétrit devant mes yeux, il s'efface comme une lune hivernale.

Ses yeux deviennent gris, j'en suis sûre – c'est un signe que son temps se tarit.

Je voudrais tant qu'il n'y ait pas une explication aussi évidente pour ce matin, quand il a oublié de me souhaiter mon anniversaire.

Ça ne lui était encore jamais arrivé – pas une seule fois. Si seulement il avouait qu'il a vendu du temps, malgré mes supplications pour qu'il arrête, et s'il me laissait lui donner quelques années. Si seulement l'Envoûteuse et l'Alchimiste existaient pour de vrai, je pourrais les emprisonner et exiger qu'ils lui accordent une longue vie.

Et s'il ne lui restait plus qu'un mois, plus qu'un jour ? Cette pensée m'est insupportable.

Un souvenir me revient soudain : je repense à une vieille mendiante de Crofton qui s'était fait saigner sa dernière semaine en échange d'un bol de soupe. Elle allait de porte en porte d'un pas chancelant, abordait tous les villageois en quémendant quelques deniers-jour ou un quignon de pain. Au début, elle avait oublié le nom des uns et des autres, puis, ne sachant plus où se terminait le village, elle avait fini par errer dans les champs alentour, où elle frappait à des portes imaginaires.

Papa et moi l'avions retrouvée étendue dans un champ de blé, la peau froide comme la glace. Son temps s'était épuisé. Et tout avait commencé par les pertes de mémoire.

Affolée, je me mets à courir. Mon sang me pousse à me dépêcher, réclame qu'on le transforme en pièces de monnaie.

Quelques panaches de fumée grêles s'élèvent au-dessus de Crofton, dont l'enchevêtrement de toits apparaît sur les coteaux. Le chemin étroit qui mène à notre chaumière quitte la grand-route en direction de l'est bien avant le village, mais je le dépasse et continue vers le tumulte du marché.

Derrière le muret de pierres qui marque à peu près la limite du village, des rangées de maisons de guingois se blottissent les unes contre les autres, comme si, en restant serrées, elles réussissaient à se protéger du froid, de la forêt ou des lents assauts du temps. Des badauds passent

à côté de moi à grands pas, emmitouflés, la tête rentrée dans les épaules à cause du vent.

La place du marché n'est qu'une large étendue de pavés boueux où trois rues se rejoignent. Cet après-midi, elle est pleine à craquer ; c'est le jour du loyer pour tout le monde, et les lieux sont bondés d'hommes et de femmes venus vendre leurs produits. Des fermiers aux vêtements grossiers et des mères portant leur bébé dans le dos marchandent les prix de rouleaux de tissu, de miches de pain et d'os de bétail gorgés de moelle, sans prêter attention aux mendiants qui circulent d'étal en étal, et dont le refrain – « Une heure ? Une heure » – s'ajoute au brouhaha. L'air est chargé de la fumée grasse des fourneaux.

Une longue file s'amasse devant l'échoppe d'extraction de sang d'Edwin Duade. Papa et moi sommes loin d'être les seuls à avoir du mal à joindre les deux bouts. Ce spectacle me donne la nausée – des dizaines de personnes agglutinées contre les murs, attendant qu'on leur extraie du temps des veines afin qu'il soit fondu en pièces de fer-de-sang. Je sais que je dois me mêler à eux, mais, sans m'expliquer pourquoi, je n'en ai pas le courage. Si papa le découvre...

Il vaut mieux que je me mette d'abord quelque chose dans le ventre, histoire de prendre des forces. Autant que je vende ma prise, aussi misérable soit-elle.

Je me dirige vers l'étal du boucher, où travaille mon amie Amma. Derrière le comptoir, elle distribue des bandes de viande séchée à un groupe d'écolières

aux tabliers immaculés. J'aurais pu être une de ces fillettes. J'ai même été l'une d'elles, à une époque. Quand on a renvoyé papa d'Everless, le château des Gerling – en repensant à cette injustice, j'éprouve une colère qui brûle en moi depuis toujours –, il a dépensé ses économies pour m'acheter des livres et du papier, afin que je puisse aller à l'école. Plus tard, lorsque sa vue a décliné, l'argent pour payer les fournitures s'est tari en même temps que son travail. Papa m'a appris tout ce qu'il sait, mais ça ne résout pas le problème.

Je chasse cette pensée et fais un signe de la main à Amma. Son sourire plisse la cicatrice qui lui barre une joue. Elle doit cette balafre à une attaque de saigneurs contre son village de naissance. Son père n'a pas survécu, et les pillards n'ont laissé que quelques jours de vie à sa mère. Celle-ci s'est accrochée juste assez longtemps pour amener ses filles à Crofton, puis son temps s'est épuisé, et Amma s'est retrouvée seule pour s'occuper d'Alia, sa sœur cadette.

La haine que je voue aux Gerling paraîtrait sans doute ingrate à Amma et aux écolières parmi lesquelles je me faufile. Les Gerling protègent leurs hameaux contre les saigneurs et les brigands, tels que ceux qui ont tué les parents d'Amma, et ils régissent le négoce. En échange de leur protection, ils exigent la loyauté et, bien sûr, des fers-de-sang chaque mois. Les frontières de Sempéra sont gardées pour empêcher quiconque de s'échapper en emportant les secrets du fer-de-sang, ce qui explique

pourquoi papa et moi sommes restés sur les terres des Gerling même après avoir été chassés d'Everless.

Je me souviens bien d'Everless – de ses couloirs décorés de tapisseries et de ses portes en bronze étincelant, de ses habitants qui se pavent dans l'or, la soie et les pierres précieuses. Les Gerling ne pourchassent personne dans la forêt pour l'égorger, mais ils n'en sont pas moins des voleurs.

– Il paraît qu'ils ont arrêté la date, et ce sera le premier jour du printemps ! s'exclame une des écolières.

– Non, ça aura lieu plus tôt, la contredit une autre. Il est tellement amoureux d'elle qu'il ne veut pas attendre.

Même si je ne les écoute que d'une oreille, je comprends qu'elles discutent du sujet qui accapare toutes les conversations en ce moment : le mariage de Roan, l'union des deux familles les plus puissantes de Sempéra.

Le mariage de lord Gerling, devrais-je plutôt dire. Ce n'est plus le garçon aux dents écartées et aux joues rondes que j'ai connu, celui qui jouait à cache-cache avec les enfants des domestiques. Dès qu'il aura épousé Ina Gold, la pupille de la reine, il sera quasiment le fils de Sa Majesté. Cinq familles se partagent le royaume de Sempéra ; mais les Gerling contrôlent un tiers du territoire. Le mariage de Roan les rendra encore plus puissants. Amma se tourne vers moi et lève les yeux au ciel.

– Allez, ouste ! lâche-t-elle pour chasser les fillettes. Assez bavardé.

Elles s'éloignent en trotinant, le visage radieux, véritable tourbillon de couleurs trop vives. En comparaison, avec ses

cheveux tirés en arrière et ses poches sous les yeux, Amma semble épuisée. Elle s'est sans doute levée avant l'aube et, depuis, elle n'aura pas cessé de découper de la viande. Je sors ma truite de ma musette et la pose sur sa balance.

– Tu as eu une dure journée ? me demande-t-elle, déjà en train d'emballer le poisson dans du papier.

Je m'efforce de lui sourire.

– Ça ira mieux au printemps.

Amma a beau être ma meilleure amie, elle ignore tout des difficultés que nous traversons avec papa. Si elle savait qu'on va bientôt me saigner, elle me plaindrait – ou, pire, elle me proposerait son aide. Et il n'en est pas question ; elle a assez de soucis comme ça.

Elle me donne un denier-heure maculé de sang en échange du poisson, et ajoute un bandeau de chevreuil séché en cadeau. Elle ne lâche pas la main que je tends pour les prendre.

– J'espérais bien que tu passerais, aujourd'hui, me confie-t-elle à voix basse. Il faut que je te parle de quelque chose.

Ses doigts sont gelés, et elle a un ton trop sérieux.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je, en essayant de garder un ton léger. Est-ce que Jacob t'a enfin demandé de t'enfuir avec lui ?

Jacob est un garçon du coin dont les sentiments pour Amma, qui sautent aux yeux, sont le sujet de nos plaisanteries depuis des années.

Elle secoue la tête, l'air toujours grave.

– Je vais quitter le village, m’annonce-t-elle, sans cesser de serrer fermement ma main. Je vais travailler à Everless. Ils engagent des servantes pour participer aux préparatifs du mariage.

Elle me sourit d’un air hésitant.

Mon sourire s’efface, le froid envahit ma poitrine.

Hébétée, je ne peux que répéter ce nom :

– Everless...

– Julie, il paraît qu’ils paient une année pour un mois passé à leur service, reprend-elle, une vive lueur dans le regard. Une année entière ! Tu imagines ?

Une année qu’ils nous ont volée.

– Mais...

J’ai la gorge nouée. En général, je m’efforce de repousser mes souvenirs d’Everless, de mon enfance, mais le visage d’Amma, débordant d’espoir, rompt les digues, et tout me revient en une puissante déferlante – le dédale de couloirs, la pelouse immense, le sourire de Roan. Puis l’image des flammes fait partir tout le reste en fumée. Soudain, j’ai un goût amer dans la bouche.

Je lui demande :

– Tu n’es pas au courant des rumeurs ?

Elle se rembrunit, et je m’interromps, car il m’est pénible de gâcher sa joie. Ne pouvant toutefois pas retirer ma question, je continue coûte que coûte :

– Il paraît qu’ils n’embauchent que des filles. De jolies jeunes femmes. Lord Gerling père traite les domestiques comme des jouets, sous le nez de sa femme.

– C’est un risque que je vais devoir prendre, répond-elle doucement, en me lâchant la main. Alia vient avec moi, et Karina aussi, à cause de son mari qui gaspille tout leur temps au jeu.

Je décèle une vive colère dans ses yeux. Karina est comme une mère pour elle, et Amma enrage de la voir souffrir.

– Personne n’a de travail, ici. Everless, c’est la seule chance qui s’offre à moi, Julie.

Je voudrais insister, la convaincre que la vie d’une servante d’Everless est ingrate et dégradante, que ces filles ne sont que des domestiques anonymes, mais je n’y parviens pas. Amma a raison : celles qui entrent au service des Gerling sont bien payées, du moins selon les critères de Crofton, même si les fers-de-sang qu’elles perçoivent sont pris – ou plutôt volés – aux pauvres gens comme Amma, papa et moi.

Je sais aussi ce que c’est de ne pas manger à sa faim et, contrairement à moi, Amma n’éprouve pas de haine envers les Gerling et n’a jamais été témoin de leur cruauté. Je tâche donc de lui adresser un sourire convaincant.

– Je suis sûre que ça va être formidable, dis-je, en espérant qu’elle ne détectera pas le doute qui perce dans ma voix.

– Tu te rends compte, je vais voir la reine de mes propres yeux ! s’emballe-t-elle.

Papa éprouve une vive aversion pour la reine, mais dans la plupart des familles on la considère quasiment

comme une divinité. Elle a d'ailleurs tout d'une déesse : elle vit depuis l'époque de l'Envoûteuse. Quand le fer-de-sang s'est mis à couler dans les veines des habitants du royaume, d'autres souverains ont envoyé des troupes pour envahir Sempéra. La reine, qui a alors pris la tête de l'armée, les a écrasés et, depuis, elle règne sans partage.

– Et Ina Gold, aussi, poursuit Amma. On raconte qu'elle est très belle.

– Si elle épouse lord Gerling, elle doit être magnifique, réponds-je avec légèreté.

Lorsque je pense à demoiselle Gold, mon cœur se serre. Tout le monde connaît son histoire : orpheline comme beaucoup d'autres, elle a été abandonnée bébé sur une plage rocheuse au pied du palais de Sempéra, en offrande pour la reine. Celle-ci, à cause des nombreuses tentatives d'assassinat qui l'avaient visée, surtout pendant les premières années de son règne, s'était refusée à porter un enfant, et même à se marier. Au lieu de cela, elle avait promis de choisir un garçon ou une fille, à qui elle donnerait l'éducation d'un prince ou d'une princesse, et qui, s'il ou elle en était digne, hériterait de la couronne quand la reine serait prête à désigner un successeur. Les parents d'Ina s'étaient peut-être trouvés dans une détresse encore plus grande que les paysans de Crofton. Leur bébé a attiré l'attention de la demoiselle de compagnie de Sa Majesté, laquelle a pris Ina Gold pour fille. Il y a deux ans, la reine l'a officiellement nommée son héritière.

Aujourd'hui, elle a dix-sept ans. Le même âge qu'Amma et moi, mais elle, elle montera sur le trône, disposera des coffres de temps royaux, et vivra des siècles. Elle connaîtra une existence faite de festins, de bals et de mille raffinements, sans se soucier des misérables qui, comme moi, s'épuisent pour subsister en dehors des murs du palais.

Je tente de me convaincre que c'est là la cause de la jalousie qui me noue la gorge, et non le fait qu'elle va devenir la femme de Roan.

– Tu devrais venir avec nous, Julie. Ça serait moins pénible si on pouvait se serrer les coudes.

L'espace d'un instant, mon imagination s'emballe – je revois les quartiers exigus des servantes, les escaliers de marbre majestueux.

Mais c'est impossible. Papa ne sera jamais d'accord. On nous a obligés à fuir Everless, à fuir les Gerling. C'est à cause d'eux que nous mourons de faim.

À cause de Liam.

– Je ne peux pas abandonner papa. Tu le sais.

Amma soupire.

– D'accord. On se retrouvera à mon retour. Je veux mettre assez de temps de côté pour pouvoir reprendre des études.

– Tu manques d'ambition, dis-je pour la taquiner. Si ça se trouve, un noble va tomber amoureux de toi et t'emmener vivre dans son château.

– Et Jacob, qu'est-ce qu'il deviendrait ? répond-elle en m'adressant un clin d'œil.

Je me force à rire. Soudain, je prends conscience de la solitude qui m'attend pendant les longs mois d'absence d'Amma. Craignant de ne plus jamais la revoir, je la serre dans mes bras. Malgré les heures qu'elle a passées à désosser et dénervier la viande, ses cheveux sentent encore les fleurs des prés.

– Bonne chance, Amma.

– Je serai de retour très vite, tu verras, avec plein d'histoires à te raconter, me rassure-t-elle.

– Je n'en doute pas.

Je me garde bien d'ajouter : « J'espère seulement que ce seront des histoires joyeuses. »

Je m'attarde le plus longtemps possible avec Amma, mais le soleil continue sa descente. Le cœur gros, je me faufile d'un pas traînant entre les étals pour me rendre chez le prêteur sur temps. J'atteins la file encore trop longue des nécessiteux qui se pressent devant la porte de Duade, ornée d'un symbole de sablier. Derrière, c'est la lame acérée qui les attend, la poudre qui transforme en fer et en or le sang et le temps.

Je m'efforce de regarder par terre pour ne pas voir ceux qui sortent de l'échoppe, blêmes, essoufflés, et un peu plus près de la mort. J'essaie de me dire que certains d'entre eux n'auront plus jamais besoin de rendre visite au prêteur – que la semaine prochaine, quand ils auront trouvé du travail, ils rentreront le soir, feront fondre un fer-de-sang dans leur tisane et le boiront. Mais, à Crofton,

ça ne se produit jamais. Pas à ma connaissance, en tout cas. Nous, nous ne faisons que saigner et vendre.

Au bout de quelques minutes, du tapage attire mon regard. Trois hommes émergent de l'échoppe – deux percepteurs, des agents d'Everless, reconnaissables au blason des Gerling brodé sur leur poitrine et à la courte épée qu'ils portent à la ceinture, et Duade, qu'ils emmènent sans ménagement en le tenant par les bras.

– Lâchez-moi, crie ce dernier. Je n'ai rien fait de mal.

La foule murmure, et je sens la panique s'emparer des uns et des autres. Duade n'en est certainement pas à sa première infraction, mais la police des Gerling a toujours fermé les yeux après avoir empoché un écu-mois. Le prêteur est peut-être un filou cupide, mais nous avons tous besoin de lui à un moment ou à un autre.

Moi, c'est aujourd'hui que j'ai besoin de lui.

Tandis que Duade se débat inutilement entre les agents, des claquements de sabots retentissent sur la place. Tout le monde se tait aussitôt, Duade se fige, et un jeune homme monté sur une jument blanche arrive à l'angle de la place, son capuchon relevé pour se protéger du froid.

C'est sans doute Roan. Malgré moi, mon cœur s'emballa. Cela fait plusieurs mois, depuis qu'il est majeur, que Roan Gerling se rend dans les villages placés sous l'autorité de sa famille. La première fois qu'il est venu, j'ai failli ne pas le reconnaître tant il est devenu mince et beau – mais à présent, chaque fois que je vais au marché,

je nourris l'espoir secret que je l'apercevrai, tout en sachant que lui ne doit jamais me voir. J'aimerais le détester, lui en vouloir de porter des vêtements délicats, de toujours observer les environs avec un petit sourire bienveillant aux lèvres, comme pour nous rappeler que chaque arbre et chaque chaumière, jusqu'au moindre caillou, lui appartiennent. Mais les bons souvenirs que j'ai de Roan sont trop ancrés en moi pour que, malgré tous mes efforts, je puisse le haïr. En outre, les exacteurs sont plus indulgents quand il est dans les parages. Quel que soit le problème de Duade, Roan va y mettre un terme.

Pourtant, quand je jette un coup d'œil vers la devanture de l'échoppe, l'expression que je lis sur le visage de l'extracteur n'est pas du soulagement. C'est une terreur absolue.

Perplexe, je me détourne au moment où le garçon se découvre la tête. Comme Roan, il a les épaules larges, la peau dorée et les cheveux bruns, mais tout chez lui exprime la sévérité : ses sourcils froncés, son nez anguleux, son front haut et aristocratique.

Ce n'est pas Roan. C'est Liam. Liam, le frère aîné de Roan que je croyais parti étudier l'histoire dans un pensionnat aux murs couverts de lierre, au bord de l'océan, trop loin d'ici pour nous nuire. Liam, qui depuis dix ans hante mes cauchemars. J'ai rêvé si souvent de la nuit où papa et moi avons fui que je suis incapable de distinguer les songes de la réalité, mais papa s'est assuré qu'une

chose soit bien claire dans ma tête : Liam Gerling n'est pas notre ami.

Quand nous étions enfants, Liam a essayé de tuer Roan. Nous jouions tous les trois dans la forge, et Liam a poussé son frère dans le fourneau. Si je ne l'en avais pas arraché à temps, avant que les flammes puissent dévorer ses vêtements, il aurait été brûlé vif. En guise de récompense, nous avons dû abandonner le seul foyer que j'avais connu, parce que papa redoutait les représailles que Liam aurait pu m'infliger si nous restions à Everless, sachant de quoi j'avais été témoin.

Plus tard, alors que j'avais douze ans, Liam nous a retrouvés, papa et moi, dans notre maisonnette située aux abords de Rodshire. Les bruits de leur lutte m'ont réveillée en pleine nuit, et, quand je suis sortie de ma chambre, mon père m'a attrapée par la main – il venait de chasser Liam – et nous avons pris la fuite une seconde fois.

Je suis comme paralysée, pétrifiée à l'idée que mes pires craintes se réalisent – au bout de tant d'années, il va me retrouver, il va retrouver mon père, encore une fois.

Je devrais me détourner, mais je suis incapable de le quitter du regard, de m'empêcher de revoir son visage tel qu'il était dix ans plus tôt, en train de me scruter d'un air débordant de haine, à travers un écran de fumée, le jour où nous avons fui Everless à jamais.

La mise en garde de mon père résonne dans ma tête : « Si jamais tu vois Liam Gerling, sauve-toi ».

2

Même à dix ans, Liam avait déjà un tempérament froid et distant. Il est parti pour le pensionnat moins d'un an après que papa et moi nous étions enfuis, mais des rumeurs à son sujet continuaient à circuler dans les terres appartenant à sa famille. Des filles de Crofton qui avaient été servantes au château racontaient que, malgré ses airs calmes, il pouvait entrer dans une rage noire sans crier gare, et que ses parents l'avaient envoyé loin d'Everless parce qu'ils le craignaient. Toutefois, ce n'est pas une violente colère qui a incité Liam à pousser son frère dans le foyer de la forge, ou à nous poursuivre jusqu'à Rodshire. C'est la cruauté. Je n'ose pas imaginer l'ampleur que sa méchanceté a pu prendre depuis.

Alors que je me renfonce sous un porche voisin, je me demande s'il m'est arrivé de le confondre avec Roan. Tous les deux sont de taille similaire, ils ont la même carrure robuste, les mêmes boucles noires ; mais, alors que les cheveux de Roan sont en bataille,

ceux de Liam ont été domptés et plaqués en arrière. Sa bouche forme une ligne fine et sévère, son regard sombre est indéchiffrable. Dressé au-dessus de la foule, droit comme un I sur la selle de sa monture, il ressemble à une statue – arrogant, inébranlable, éternel. Il examine la file des villageois qui attendent d’être reçus par Duade.

Je relève mon capuchon, mais trop tard – Liam a déjà posé le regard sur moi. Est-ce mon imagination, ou s’immobilise-t-il un instant, ses yeux s’attardent-ils sur mon visage ? La peur me pétrifie, mes mains tremblent. Je veux me détourner, fuir la file, mais je n’en paraîtrais que plus suspecte.

Par chance, les misérables manants ne semblent pas attirer l’attention de Liam. Son regard poursuit son chemin jusqu’à ses gardes, qui tiennent toujours Duade entre eux.

Le vieil usurier a l’air terrifié. Roan, lui, aurait ordonné à ses hommes de le lâcher, mais Liam n’a pas sa bonté.

Le silence est tel que, malgré la distance, j’entends les supplications de Duade.

– Pitié... Votre Seigneurie, j’ai commis une erreur en toute bonne foi, je le jure.

– Tu as enfreint la loi. Tu as saigné du temps à une enfant.

Liam a la voix plus grave, à présent, mais son ton est aussi froid que lorsqu’il était jeune garçon.

– Tu nies les faits ?

Dans l'assemblée, certains grimacent, le visage assombri par des souvenirs douloureux, et je devine que ce sont des parents. Le temps pris aux enfants est imprévisible, difficile à mesurer ; interrompre la saignée est très délicat et, très vite, on peut extraire trop de sang et tuer le donneur par accident. Pourtant, des tas de gens n'ont pas le choix, et j'imagine que voir son enfant saigner est déjà une punition suffisante, bien plus cruelle que n'importe quel châtement infligé par les Gerling.

Duade, qui lève des yeux affolés vers Liam, se répand en vains arguments.

– Je ne pouvais pas savoir que c'était une enfant ! Moi, je crois ce qu'on me dit, Votre Seigneurie, je suis un simple serviteur...

La voix glaciale de Liam claque comme un coup de fouet :

– Amenez-le à Everless. Qu'on le saigne d'une année.

Duade s'arrête net. Pendant quelques secondes, il semble stupéfait.

– Une année ? Votre Seigneurie, je vous en supplie...

Les percepteurs emmènent Duade jusqu'à une calèche. Liam tend la jambe, comme s'il s'apprêtait à mettre pied à terre, et je suis saisie d'une vive nausée. J'ai soudain peur de m'évanouir. Je profite d'un moment de distraction de Liam pour courber la tête et sortir en hâte de la file, puis je me dirige vers une ruelle que je pourrai emprunter comme raccourci pour rentrer chez moi.

Arrivée au bout du marché, je jette un coup d'œil en arrière. Je le regrette aussitôt : les villageois s'éloignent de l'échoppe du prêteur sur temps, mais Liam est toujours devant et regarde droit vers moi. Mon cœur fait un bond, et je me fige, bien trop longtemps, prise au piège de son regard perçant. S'il me reconnaît...

« Sauve-toi. » Encore la voix de mon père dans ma tête.

Mais Liam talonne son cheval et repart vers la grand-rue, comme s'il était impatient de quitter un lieu aussi indigne de lui que notre village. Je me détourne à mon tour, le souffle rauque, et m'en vais à toute vitesse.

Lorsque je m'engage dans notre champ de blé en friche, la panique qui voile mon esprit s'estompe un peu, et seule subsiste la boule de peur, profonde et inéluctable, que le regard de Liam a fait naître dans mon ventre. Je fais des cauchemars depuis la nuit où nous avons été bannis d'Everless – des terreurs nocturnes où je revois l'incendie, les flammes et la fumée, suivies par des cauchemars où je suis pourchassée par un assassin sans visage. Des rêves de feu et de terreur, de métal chauffé à blanc et de paille brûlée.

Je ne cesse de me répéter que dix années se sont écoulées depuis la dernière fois qu'il m'a vue. Papa et moi n'étions que des gens de maison ; je n'étais qu'une fillette de sept ans aux jambes maigres, à la tête couverte d'un bonnet de servante. Liam reconnaîtrait peut-être papa, mais il n'y a aucune raison qu'il m'ait identifiée.

Lorsque la chaumière apparaît au loin, surmontée d'un frêle filet de fumée qui s'échappe de la cheminée, je me rends compte que j'ai oublié d'acheter de quoi dîner. Nous allons devoir nous contenter de la viande de chevreuil séchée qu'Amma m'a offerte. Même si papa se couche le ventre presque vide, j'espère que le denier-heure que m'a rapporté la truite en vaudra la peine.

Le soleil disparaît derrière l'horizon. Je regarde vers l'ouest, où le ciel est entrelacé de bandes grises et rouge doré. Encore une journée qui s'efface.

Une couronne de sapin flétrie est suspendue à la porte de derrière, et une effigie de renard, que j'ai fabriquée quand j'étais petite avec du fil de fer et des clous, est posée sur le bord de la fenêtre. Apparemment, ma mère croyait aux vertus de ces talismans. Papa raconte qu'elle pouvait passer des heures à attacher des rameaux de sapin avec du fil, ou à cirer sa très vieille statuette en bois de l'Envoûteuse – figurine à la silhouette gracieuse, tenant une horloge dans une main et un couteau dans l'autre –, qu'on laisse sur l'appui de fenêtre pour qu'elle nous apporte protection et longévité. Une sculpture semblable, mais plus grosse et moins jolie, se dresse du côté ouest de Crofton, près du muret qui entoure le village, et les gens pieux – ou désespérés – la prient pour demander des grâces. Papa ne me le dit pas, mais je sais qu'il garde ces objets pour honorer la mémoire de ma mère. Il ne croit pas plus que

moi à leur pouvoir. Si l'Envoûteuse existe, elle n'écoute pas nos prières.

Arrivée à la maison, je m'attarde un peu dans la cuisine plongée dans la pénombre pour que mes yeux s'habituent à l'obscurité, redoutant le moment où je me présenterai devant mon père les mains vides. Papa ne sera pas en colère contre moi, parce qu'il ne se fâche jamais, mais sa maigreur et ses mains tremblantes me sont toujours plus pénibles à voir. Qu'aura-t-il oublié pendant mon absence ? Mon prénom ? Mon visage ? J'ai tellement paniqué quand Liam a surgi que le loyer m'est sorti de la tête. Et, maintenant qu'on a emmené Duade à Everless pour que l'extracteur de temps des Gerling le saigne, je n'ai presque plus aucun espoir de pouvoir lui vendre du sang avant l'arrivée du perceur.

Je me fige lorsque j'entends un inconnu parler dans la pièce voisine – sa voix est étouffée par le crépitement du feu, mais je perçois qu'il s'agit d'un homme. La peur me transperce de nouveau. Est-ce que Liam m'a reconnue, en fin de compte ? A-t-il envoyé quelqu'un pour m'arrêter ?

Je vais jusqu'à la cloison et ouvre la tenture.

Je mets un certain temps à comprendre ce que je vois. Le perceur, un habitant de Crofton qui circule de chaumière en chaumière chaque mois tel un fléau, est assis en face de mon père, devant la cheminée. Il est en avance – en tout cas, il est venu plus tôt que d'habitude. Entre eux, sur notre table en bois grossière, on a disposé

une rangée d'instruments : un bol en cuivre, des fioles de verre, un couteau en argent. Ce sont les mêmes outils que ceux qui encombrant le comptoir du prêteur. Ceux qui servent à extraire du temps.

Papa tourne la tête vers moi et ouvre grand ses yeux vitreux.

– Julie, dit-il, en se levant avec difficulté. Je ne pensais pas que tu rentrerais avant la nuit.

Mon cœur se serre – il fait *déjà* nuit.

– Qu'est-ce qui se passe ? je lui demande d'une voix étranglée par les larmes, même si je connais déjà la réponse.

L'exacteur, qui paraît beaucoup trop massif dans notre petite maison, regarde vers moi.

Mon père se renfonce dans sa chaise.

– Je paie le loyer, annonce-t-il calmement. Pourquoi tu ne vas pas attendre dehors ? Va profiter du beau temps.

Avant que j'aie pu lui répondre, le percepteur intervient.

– Nous avons dit quatre mois, donc, déclare-t-il d'un ton très sérieux, un peu las. Pour ce loyer et celui du mois dernier.

– Quatre mois ? je me récrie.

Je m'avance vers la table, puis j'élève la voix :

– Papa, tu n'es pas assez vaillant !

L'émissaire des Gerling m'adresse un bref regard, puis hausse les épaules.

– C'est la pénalité prévue en cas de retard, ma grande, explique-t-il, avant de se détourner vers ses outils. Le temps, c'est fait pour être fondu.

C'est là un dicton répandu au village – pourquoi amasser du temps alors que chaque jour est un calvaire répété, le même que la veille et le même que le lendemain ? L'entendre dans la bouche d'un homme qui n'a jamais souffert de la faim ni du froid me donne envie de lui décocher un coup de poing. Au lieu de cela, je sors le denier-heure de ma poche et le lui tends.

– Prenez ça, et plus tard je...

L'exacteur me coupe d'un petit rire sinistre.

– Garde donc ton heure, va. Et ne me regarde pas aussi méchamment. Quand le temps de ton père se sera tari, c'est toi qui hériteras de ses dettes. Il vaut mieux qu'on soit en bons termes.

Le juron que j'étais sur le point de lui cracher au visage reste coincé dans ma gorge. « Quand le temps de ton père se sera tari. » Comme s'il pensait que c'était pour bientôt. A-t-il mesuré le temps qui reste dans le sang de papa ?

Mon père détourne le regard, la mâchoire crispée. L'homme tend la main vers le couteau, mais papa s'en empare en premier.

Il trace une entaille nette en travers de sa paume, aussi calmement que s'il tirait un trait au fusain sur du papier. Le sang coule.

– Quatre mois, c'est entendu, confirme-t-il en prenant une fiole en verre, avant de la presser contre sa main pour recueillir le filet de sang. Le temps, j'en ai à revendre.

Malgré ses paroles rassurantes, je vois bien que son visage blêmit un peu plus chaque seconde, que ses rides semblent se creuser, et qu'il s'affaisse quand l'agent des Gerling récupère la fiole pleine, la bouche et la glisse dans sa besace. Je lui attrape le poignet avant qu'il ait pu saisir un deuxième flacon.

– Non, arrête.

De l'autre main, j'éloigne le couteau pour qu'il ne puisse pas l'atteindre. Le percepteur m'observe, les sourcils haussés, et cette fois c'est à lui que je m'adresse :

– Quatre mois pour deux mois de loyer ? Il doit bien y avoir un autre moyen.

– Julie...

J'ignore la remontrance timide de mon père, et je soutiens le regard de l'exacteur. Je décèle un ennui profond dans ses yeux, ce qui me fait presque autant enrager que sa volonté d'extraire du temps à mon père. Je ravale cependant ma colère, affiche un sourire avenant, et prends la voix la plus mielleuse possible :

– Je vais vous vendre mon temps, monsieur. Vous pourrez avoir cinq mois.

Une lueur d'intérêt brille dans son regard, et j' imagine ce qu'il pense – il pourrait remettre le loyer aux Gerling et se mettre un mois dans la poche. Mais mon père s'interpose :

– Elle n'a que seize ans.

– Non, dix-sept.

En le voyant froncer les sourcils, perplexe, je m'en veux de le contredire.

– Papa, nous sommes le onzième jour du mois, aujourd'hui. Je viens d'avoir dix-sept ans.

Le perceuteur nous regarde successivement, sans savoir lequel de nous deux il doit croire, puis il grommelle et secoue la tête.

– Non, je ne m'attirerai pas le courroux de l'Envoûteuse en saignant une enfant.

Le courroux de l'Envoûteuse, ou de Liam Gerling?

– S'il vous plaît, j'insiste en pivotant un peu vers papa, mais en m'adressant aux deux hommes à la fois. Je n'ai encore jamais vendu de temps. Je pourrai le récupérer plus tard.

– Ça, c'est facile à dire, s'entête mon père. C'est plus dur de le gagner pour de vrai. Perceuteur, donnez-moi une autre fiole.

– Je vais travailler à Everless.

Ces mots m'ont échappé avant même que j'aie pu réfléchir. Mon père tourne brusquement la tête vers moi, et il me fixe du regard pour me mettre en garde.

L'exacteur, lui, n'a pas bougé.

– Et donc ? demande ce dernier.

– Alors...

Je cligne des yeux, m'efforçant de me rappeler ce que m'a expliqué Amma.

– Les gages sont d'une année pour le mois. Si vous nous laissez un délai supplémentaire, je vous remettrai

le double de ce que nous vous devons. Et je vous paierai deux mois de plus à l'avance, j'ajoute, en essayant de ne pas montrer que je suis aux abois.

En lui proposant ce pot-de-vin, j'ai obtenu son attention. Il m'examine de la tête aux pieds, m'évalue d'une façon qui me fait bouillir de rage, mais je garde la tête haute et supporte le poids de son regard sur mon corps. Je sais que les Gerling accordent une grande valeur à la jeunesse et à la beauté. Je ne suis pas aussi belle qu'Ina Gold, mais au moins j'ai hérité des longues jambes et des cheveux brillants de ma mère. Vêtue d'une tenue adéquate, je pourrais passer pour une servante d'Everless.

– Julie !

Mon père se redresse avec difficulté et attrape sa canne. Une fois debout, il nous domine de sa haute taille, et, l'espace d'un instant, le cœur serré, je revois l'homme qu'il était autrefois – imposant et assez fort pour impressionner n'importe quel sous-fifre des Gerling. Je baisse les yeux sur la table. Il m'est pénible de lui tenir tête de la sorte, mais je ne sais pas combien de temps il a vendu, combien il lui en reste.

– C'est hors de question. Je t'interdis de...

– Asseyez-vous, ordonne le percepteur d'un ton impatient. J'ai mieux à faire qu'écouter des chamailleries de paysans.

Mon père se rassoit lentement, le visage assombri par la peur et la colère.

– Je vous laisse régler ça entre vous, annonce l’exacteur avec une grande condescendance, en repoussant sa chaise. Si tu as l’intention de te rendre à Everless, je t’attends au marché, demain à l’aube. Nous verrons si tu as les qualités requises. Si ce n’est pas le cas, je reviendrai percevoir le reste du loyer.

– Merci pour votre patience, réponds-je, sous le regard insistant de papa. À demain.

Le percepteur pousse un grognement évasif. Le silence s’abat dans son sillage, et la porte claque derrière lui.

– Combien de temps il te reste ?

Cette question semble jaillir d’elle-même de mes lèvres.

Mon père ne m’entend pas ou choisit de m’ignorer. Les yeux rivés sur la table, il éponge l’entaille à sa main avec un chiffon.

– Julie...

– Combien de temps ?

– Assez.

Je ne sais pas si c’est sa réponse ou s’il me rabroue.

– Tu n’es qu’une enfant. Tu devrais retourner à l’école.

– J’aurais pu payer. Ce n’est pas le temps qui me manque.

– Non, répond mon père – pour la première fois depuis le début de la discussion, sa voix est ferme. Il n’en est pas question.

– Mais il n’y a pas de travail à Crofton.

La colère que j'ai réprimée, la rage que je n'ai pas pu évacuer contre le percepteur, bouillonne en moi.

– Qu'est-ce qu'on va devenir... et toi, surtout? J'ai besoin de toi, papa.

À mon grand désarroi, je sens les larmes me monter aux yeux.

– Est-ce que tu as pensé à ça avant d'accepter que l'exacteur te saigne?

– Il existe des tas de choses que tu ignores, dans la vie, Julie.

Affaibli par la confrontation, il est avachi sur sa chaise. La culpabilité me tenaille – il vient de se faire extraire un mois, il doit être épuisé.

– Les Gerling sont des monstres avides, fulmine-t-il. Leur fils Liam aurait préféré nous voir exécutés plutôt que d'avouer la vérité au sujet de l'incendie...

Une quinte de toux l'interrompt. Lorsqu'il reprend, ses paroles sont si douces, si faibles, que j'ai l'impression qu'elles sont le fruit de mon imagination.

– Je ne les laisserai jamais s'emparer de toi.

– Ils ne vont pas s'emparer de moi, papa. Ils ne s'apercevront même pas de ma présence.

Je m'efforce de dissimuler mon agacement ; mais j'en ai assez de me cacher, assez d'attendre.

– Si j'accumule assez de temps, je pourrai retourner à l'école.

– Pas question, insiste-t-il d'une voix glaciale. Tu n'iras pas à Everless. Je te l'interdis.

– Papa, je t’en prie. Personne ne me reconnaîtra.

Je me rends compte que j’ai un ton suppliant, enfantin. L’éclat de voix de papa m’a ébranlée. Je sais qu’il déteste les Gerling – moi aussi, je les hais –, mais ça ne vaut pas la peine de se saigner à mort pour éviter que je croise leur chemin. N’est-il plus guidé que par la peur ?

– Je suis encore ton père. Tant que tu vivras sous mon toit, tu m’obéiras.

Alors que je m’apprête à protester, une pensée terrible affleure mon esprit.

Il ne peut pas m’empêcher de partir.

Après avoir chassé Liam de chez nous, quand j’avais douze ans, il a décidé de cacher notre passé. S’ils découvraient que le forgeron des Gerling, tombé en disgrâce, s’installait au village, les habitants auraient eu des soupçons, posé des questions : pourquoi papa avait-il renoncé à une place aussi prestigieuse pour une vie de misère ? Mais il redoutait plus que tout que Liam retrouve de nouveau notre trace et tente de se venger. D’après papa, mieux valait inventer une histoire plus quelconque. Celle d’un fermier et de sa fille qui abandonnaient leurs champs après la destruction de leur récolte. Il m’avait appris à mentir, afin que personne ne s’intéresse à nous de trop près.

Il ne se rendait pas compte que j’avais trop bien retenu ses leçons.

Je pousse un profond soupir, avant de déclarer :

– Amma part pour Everless... Si ça se trouve, le boucher m’engagera pour la remplacer.

Le regard de papa s'adoucit.

– C'est possible, acquiesce-t-il en posant la main sur la mienne. Ça me déplaît que tu sois obligée de travailler. Mais si c'est au marché, au moins, nous restons ensemble.

Je lui souris. J'aimerais pouvoir lui avouer la vérité – lui expliquer que la perspective de retourner à Everless me donne la nausée et m'effraie, mais que je ne reculerai pas. Il me rend mon sourire, soulagé, et je sais qu'il ne m'a pas percée à jour. Je me lève, lui dépose un baiser sur le front, et vais dans la cuisine préparer ce que je peux pour le dîner.

Je profite de ce que papa ne me regarde pas pour prendre la statuette de l'Envoûteuse – celle qui appartenait à ma mère –, que je glisse dans la poche de ma robe. L'Envoûteuse me portera peut-être chance. Et penser à elle me donnera peut-être de la force.

À l'aube, j'aurai besoin des deux.

3

Je vais me coucher avant papa. Sur ma pailleasse, près de la cheminée, sous une couverture trop fine, les yeux fermés, je l'écoute qui griffonne dans son livre de comptes. Je sais qu'il tient la comptabilité de son temps, comme si, à force de vérifier les chiffres, il allait soudain trouver un moyen de payer tout ce qui nous manque. Puis la porte de la chaumière grince quand il sort chercher de l'eau au vieux puits, le feu crépite lorsqu'il ajoute une bûche dans le foyer. Peu après, il m'embrasse sur le front, avant de se retirer dans sa chambre en soupirant.

J'attends que sa respiration soit devenue régulière. Quand je suis sûre qu'il s'est endormi, je m'extirpe de mon lit avec précaution et, le plus vite possible, je rassemble mes affaires. Je prends quelques petits pains de blé noir dans le placard, juste assez pour deux ou trois repas. Je choisis ma plus belle robe, même si le lin bleu usé jusqu'à la trame paraît misérable comparé aux parures des dames d'Everless. Je glisse mon couteau de chasse,

rangé dans son fourreau, sous ma ceinture, et j'entasse le reste dans une besace.

Mon regard s'arrête sur le mur, où est accroché un portrait de ma mère réalisé au fusain par mon père. Avant que sa vue décline, il adorait dessiner – un jour, j'ai trouvé ce dessin caché sous son matelas, comme s'il ne supportait pas qu'on lui rappelle ce que nous avons perdu. La vieille feuille est jaunie et recourbée, mais la ressemblance est frappante : la jeune femme qui se retourne en souriant a les mêmes cheveux bouclés et les mêmes yeux noisette que moi. Je tends la main et suis le contour de son visage. Je me demande si elle approuverait la décision que je viens de prendre. Sa statuette de l'Envoûteuse est toujours dans ma poche. *Pour me porter chance*, me dis-je, et cette pensée m'apaise.

Au dos d'un des papiers que mon père a laissés sur la table, je griffonne un petit mot : *Partie voir le boucher. Je rentre avant la nuit.*

Je pose le message sur son livre de comptes. J'espère que papa ne flairera pas tout de suite le mensonge. Même s'il me perce à jour, je doute qu'il fasse tout le chemin jusqu'au village en boitant, qu'il se lance à la poursuite des calèches des Gerling pour me rattraper.

Quand il comprendra ce que j'ai fait, comment réagira-t-il ?

Si je songe trop longtemps à papa, à la profonde inquiétude que je vais lui causer, je n'aurai pas le courage de partir. J'enfile donc mes brodequins le plus vite possible

et prends mon sac. Je lui enverrai une lettre d'Everless pour le rassurer, lui dire que tout va bien. Je m'absenterai un mois, deux au maximum. Quand je rentrerai avec une bourse remplie de fers-de-sang, il me pardonnera de lui avoir menti.

Lorsque je me mets enfin en route, il me reste deux heures avant l'aube, si j'en juge par le ciel qui s'éclaircit et le parfum de rosée qui flotte dans les champs. Je marche d'un bon pas, sous les premières lueurs qui se lèvent à l'est. Il fait plus froid qu'hier, et le vent pénétrant me fait frissonner. L'odeur de terre et de feuilles en décomposition s'élève à travers la neige. Peu après, le village de Crofton apparaît, ses toits de chaume ressemblent à des champignons poussant de travers. Les seuls signes de vie apparents sont les mendiants qui dorment sous les porches. Derrière une fenêtre, au-dessus de la boulangerie, une petite main allume une bougie. Je n'ai pas peur – les Gerling nous protègent des dangers venus de l'extérieur, à défaut de nous préserver de la disette. Mais l'atmosphère qui règne ici donne le frisson.

À quelques pâtés de maisons du marché, j'entends un bourdonnement de conversations. En tournant à l'angle, je tombe sur le plus grand rassemblement de jeunes filles que j'aie jamais vu. Nous sommes au moins cinquante à nous presser sur la place, toutes bien débarbouillées et vêtues de nos plus beaux habits. J'en reconnais certaines : Amma et sa sœur cadette, Alia, qui, à douze ans, est toute menue et a l'air très

digne, et Nora, une couturière pour qui je faisais des raccommodages avant qu'elle n'ait plus les moyens de me payer. Il y a aussi des tas de filles que je ne connais pas. Elles viennent peut-être des fermes éparpillées sur des lieues à la ronde, mues par l'espoir de travailler à Everless.

Des hommes arborant le blason des Gerling circulent dans l'assemblée. Ils crient et rassemblent les candidates pour qu'elles forment une seule longue file. Mon estomac se noue lorsque je reconnais l'un d'entre eux – Ivan Tenburn, le fils du capitaine de la garde, qui monte à présent son propre cheval et porte son propre écusson. Quand il était petit, c'était une brute, toujours accrochée aux basques de Liam. Il terrifiait tous les enfants des domestiques. Un jour, en l'absence de son père, il avait forcé les valets d'écurie à se mettre en rang, puis il leur avait fouetté les jambes chacun leur tour avec une cravache. Si l'un d'eux poussait un cri de douleur, Ivan donnait cinq coups de suite au suivant. Il appelait ça le jeu de la badine. Je me rappelle la marque brune sur les tibias de mon ami Tam. Ce gros hématome avait mis des semaines à partir.

Je me souviens également que Roan avait ordonné à Ivan d'arrêter.

La peur me transperce, aussi tranchante que l'épée d'Ivan. Dix ans se sont écoulés, mais en entendant Ivan aboyer sur les filles pour qu'elles se dépêchent je sais que rien n'a changé.

Je traverse la place en direction d'Amma et Alia, serrées l'une contre l'autre. Amma semble nerveuse. Couverte d'une cape de voyage, elle porte sa mulette à l'épaule. Lorsqu'elle me voit, un sourire de soulagement illumine son visage.

– J'en reviens pas ! s'exclame-t-elle, avant de m'attraper par les bras et de me donner une accolade rapide. Tu as convaincu ton père de te laisser venir, finalement ?

– Juste pour un mois ou deux. Et puis il faut déjà qu'ils me choisissent.

– Je te parie qu'il ne fera pas la fine bouche quand tu rentreras avec deux ans de fers-de-sang dans les poches.

J'essaie de trouver du réconfort dans les paroles d'Amma. Lorsqu'elle me tire par la main pour que j'intègre la file, je sens son pouls, vif et léger.

– Je suis contente que tu sois là, me dit Alia en me souriant. Si on est prises toutes les trois, ça sera formidable.

Tandis que nous nous alignons, Ivan et les hommes des Gerling discutent un moment à voix basse, puis portent leur attention sur la longue rangée de filles. Derrière eux, deux grandes charrettes à foin découvertes, conduites par des garçons maigrichons aux dents en avant, âgés de douze ans à peine, s'arrêtent au milieu de la place. Pendant ce temps-là, Ivan et les autres évaluent les candidates, les font tourner sur elles-mêmes comme des toupies, inspectent mentons, yeux et bras.

– Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? dis-je en chuchotant à Amma, qui se contente de secouer la tête.

Je ressens un profond malaise. Lord Gerling exige que ses servantes soient jeunes et jolies, mais je ne m'attendais pas à ce qu'on nous traite ainsi, qu'on nous trie comme du bétail, qu'on nous scrute comme des chevaux dont on vérifie les dents et les jambes. Malgré une forte envie de m'enfuir, je reste comme pétrifiée.

Au bout de la rangée, un homme examine une fille frisée au visage rond. Il fronce les sourcils et fait non de la tête. Les lèvres tremblantes, la malheureuse le supplie, mais l'homme l'ignore et passe à la suivante, une femme d'une vingtaine d'années, à la silhouette élancée. Il lui adresse un sourire concupiscent et quelques mots à voix basse. Elle rougit, sort du rang et se dirige en hâte vers la charrette.

La sélection se poursuit de la même façon. Environ un quart des filles sont retenues, et les autres sont renvoyées. Je me hérисse chaque fois qu'un des agents lorgne une des filles ou l'oblige à relever ses jupons pour mieux montrer ses mollets, mais, si je veux gagner ma place à Everless, je dois me taire. Amma est devenue livide, aussi blanche que la neige amassée en congères çà et là. J'exerce une pression sur sa main, autant pour la rassurer que pour me donner du courage.

Encore cinq filles et ce sera notre tour. Trois. Puis plus qu'une. Je me mords la joue lorsque le serviteur des Gerling se poste devant moi, en espérant que mon dégoût ne se voie pas sur mon visage. Heureusement que ce n'est pas Ivan – c'est déjà ça. L'homme sourit, assez près de moi pour que je sente son haleine fétide. À mon grand désarroi,

il me saisit le menton et lève ma tête vers lui. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir un mouvement de recul. L'homme part d'un petit rire et tend la main vers ma poitrine.

Mes réflexes prennent le dessus, et soudain tout se passe très lentement, comme si nous étions pris dans du miel. Ça recommence – le temps s'arrête et l'air devient immobile, même si personne ne semble s'en apercevoir. Le sourire mauvais du serviteur est figé sur ses lèvres. Amma paraît épouvantée. Je sors mon couteau et le dirige devant moi, dans la seule intention de repousser ce goujat.

Puis le bourdonnement qui résonnait dans mes oreilles s'estompe, et la vie reprend une vitesse normale.

Tous les deux stupéfaits, l'homme et moi regardons la fine ligne rouge qui s'étend en travers de son gros ventre, la goutte de sang qui se forme à une extrémité et tache son uniforme. Je l'ai à peine égratigné, mais le mal est fait. Horrifiée, je me rends compte de ma terrible erreur.

L'espace d'un instant, dans un silence de plomb, il me foudroie du regard, puis ses compagnons éclatent de rire. L'homme devient écarlate.

– Sale garce, crache-t-il, en appliquant un mouchoir sur l'entaille. Je vais te saigner de dix années...

Je baisse mon couteau, les larmes aux yeux, et je recule. Quelle idiote, mais quelle idiote ! À cause d'une malheureuse impulsion, j'ai anéanti toutes mes chances d'être engagée à Everless.

Quand soudain...

– Pas si vite, Bosley.

Ivan, dont la cape de velours flotte au vent derrière lui, s'approche de nous d'un pas nonchalant, et sa bouche se convulse. Je me prépare au pire – que faire s'il me reconnaît ?

Je me rends alors compte qu'il ne me crie pas dessus, mais qu'il rit franchement.

– Elle me plaît bien, celle-là, pouffe-t-il. Elle a de bons réflexes. Et elle sait se défendre, en plus. Ça m'étonne qu'elle ne t'ait pas embroché comme un pourceau.

Des gardes s'esclaffent. L'homme qui a essayé de me tripoter me jette un regard débordant de haine, mais il ne proteste pas.

Au lieu de cela, il se tourne vers Amma.

– La balafre, c'est pas possible, annonce-t-il d'un ton mauvais.

Incrédule, Amma cligne des paupières.

– Je travaillerai dur, promet-elle. Je vous le jure.

Elle me lance un regard plein de détresse

– C'est pas les filles travailleuses qui nous manquent, petite, lui répond-il d'un ton hargneux. C'est plutôt les jolis minois. Rentre chez toi.

Des larmes embuent les yeux d'Amma.

– Pitié, monsieur...

Mais on ignore sa supplication ; l'homme est déjà passé à Alia, qui tremble comme une feuille.

Au bout d'un moment, je me rends compte qu'Ivan continue à me dévisager, mais il ne sourit plus. Mes jambes se raidissent, je suis prête à m'enfuir en courant.

– Qu'est-ce que t'attends ? Monte vite avec les autres.

Prise de panique, je jette un coup d'œil à Amma. Je n'avais même pas envisagé la possibilité de devoir partir sans elle.

– Monsieur, c'est ma meilleure amie. S'il vous plaît, emmenez-la avec nous.

Du coin de l'œil, je vois l'autre garde pousser Alia vers la charrette.

– Ça serait ta mère que je m'en ficherais pareil, répond Ivan. Elle sera pas du voyage. Tu veux rester avec elle ?

– Vas-y, m'ordonne Amma, qui cligne des paupières pour refouler ses larmes.

J'ai beau sentir qu'Ivan nous observe, je la serre contre moi.

– Veille sur ma sœur, me susurre-t-elle à l'oreille.

Constatant que je ne la lâche pas, elle me donne une petite poussée sur l'épaule.

– Va-t'en !

Hébétée, j'obéis, accablée par le poids du regard des autres filles. Je grimpe dans la charrette et m'assois parmi les candidates sélectionnées – toutes sont jeunes, toutes sont jolies, mais elles demeurent muettes, abasourdies, les yeux rivés vers nos camarades, nos sœurs. La rangée s'est déjà clairsemée, et les malchanceuses s'éloignent dans le brouillard qui se lève. Quand la place est presque vide, je vois enfin l'exacteur, adossé au mur sous la banne du maraîcher, qui contemple la sélection les bras croisés. Je le scrute jusqu'à ce qu'il s'en aperçoive et que

nos regards se croisent. Il m'adresse un bref signe de tête, comme un cachet qui officialise notre accord – à mon retour, il viendra percevoir son temps. Je relâche le souffle que je retenais, et je murmure une autre prière à l'Envoûteuse.

Faites qu'il n'arrive rien à mon père.

Et pour finir : *Pourvu qu'il me pardonne.*

Les gardes passent en revue les dernières filles. Ils renvoient Nora, qui a trente ans, en se moquant d'elle. Soudain, je me rappelle qu'un jour, quand j'étais petite, j'avais demandé à mon père pourquoi il y avait autant d'enfants à Everless. « Ils travaillent plus pour moins cher, m'avait-il répondu, la voix crispée. Ils n'ont nulle part où aller. »

Une fois que les hommes des Gerling ont terminé, une vingtaine de filles sont entassées dans les deux charrettes, autour desquelles flotte une légère odeur de crottin. J'ai gagné ma place à Everless, mais je ne me sens pas du tout chanceuse. J'ai l'impression que c'est Amma qui s'en sort le mieux, même si elle ne le sait pas encore.

Quoi qu'il en soit, il est trop tard pour reculer. La carriole s'ébranle. Dedans, nous sommes douze, serrées les unes contre les autres, assises sur des balles de foin. Je prends Alia par les épaules – elle pleure en silence, les yeux braqués vers le bourg dont nous nous éloignons en cahotant sur la route caillouteuse. Je suis aussi à côté d'Ingrid, une fille qui habite une ferme située à quelques lieues de la nôtre. Elle paraît déterminée à se montrer

enjouée malgré l'humiliation qu'on nous a infligée et le vent qui nous fouette le visage.

– Il paraît qu'Everless est vieux de cinq cents ans, pépie-t-elle.

On ne voit presque plus le village, au loin. Je refuse de me retourner et de le regarder disparaître. Je sens que sinon je risque de descendre en marche et de rentrer à la maison en courant.

– Vous imaginez un peu ? Ils doivent charger des sorciers mineurs de faire tenir les murs avec des sortilèges.

Ils n'ont pas besoin de recourir à la magie pour que leur château reste debout, parce que l'argent est tout aussi efficace. N'ayant aucune envie de me joindre à ses conjectures exaltées, je fais mine d'admirer la campagne de Sempéra, ses collines basses parsemées de bosquets. Quand papa était en meilleure santé, il empruntait parfois un cheval à un ami et m'emmenait en promenade dans les environs. « Il faut qu'on connaisse bien le pays », affirmait-il, et je me demande s'il avait l'intention de fuir Crofton un jour, au cas où les Gerling retrouveraient notre trace.

À part Ingrid, personne n'est très bavard. Je sens monter la nervosité des autres à mesure que les plaines laissent la place à une forêt d'immenses pins. Ce domaine appartient aux Gerling, mais ils n'y chassent même pas. Ces bois sont effrayants, plus anciens que ceux où je cherchais à manger hier, et beaucoup plus sombres.

Alia sort enfin de son silence.

– Calla raconte que des fées peuplent cette forêt, dit-elle, les yeux écarquillés.

Comme la plupart des habitants de Crofton, elle ne s’est jamais aventurée à plus de trois lieues du village – son plus grand voyage remonte au jour où sa mère l’a emmenée pour la sauver.

– Des fées, c’est sûr ! s’exclame une fille installée devant. Elles t’attirent grâce à leur beauté, et puis elles te sucent le sang.

À l’évidence, elle la taquine, mais elle a une voix tendue.

– C’est vrai ! déclare une belle rousse aux cheveux torsadés. C’est arrivé à ma tante. Un jour, elle s’est perdue dans les sous-bois, et, quand elle s’est réveillée, c’était devenu une vieille femme.

– Tu parles, elle a menti pour cacher qu’elle avait vendu son temps, malgré une autre.

– Les fées, c’est pas ce qu’il y a de pire.

La fille qui vient de prendre la parole a une belle peau hâlée et des yeux bleus perçants ; elle a été choisie parmi les premières.

– L’Alchimiste, c’est dans la forêt qu’il rôde. Il porte toujours le cœur de l’Envoûteuse dans un sac en papier.

– Mais non, son cœur, il l’a mangé, corrige Ingrid.

– Il t’arrachera aussi le tien si tu te promènes par ici, rétorque l’autre en levant les yeux au ciel. Même l’Envoûteuse ne pourra pas te sauver.

Alia pousse un cri affolé.

– Pourquoi ? Pourquoi il vole les cœurs ?

– Parce qu’il déteste les gens. Il s’empare de leur temps pour le donner aux arbres ! explique l’autre fille.

– Arrête un peu tes bêtises, intervient une troisième.

Je vois que la lèvre d’Alia tremble.

– Ne les écoute pas, je lui chuchote en me penchant vers elle. Ce ne sont que des mythes. Il n’y a aucune raison d’avoir peur dans la forêt.

Je me redresse sans aller au bout de ma pensée : les monstres qu’elle va croiser à Everless sont beaucoup plus dangereux que les fées, et que l’Alchimiste lui-même.

Soudain, nous sortons de la forêt, et quelques minutes plus tard nous atteignons Laista, la petite ville prospère bâtie aux abords d’Everless, où les bâtiments ne doivent jamais dépasser un étage. Papa m’a expliqué que les ancêtres des Gerling avaient rasé les arbres et terrassé les collines alentour pour que les sentinelles puissent voir de très loin tous ceux qui approchaient. Les murailles apparaissent, émaillées de dizaines de gardes. À cette distance, on dirait des figurines.

Je me recroqueville instinctivement. Nous traversons les rues étroites de Laista, et, lorsque nous arrivons assez près des portes du château, un soldat posté au sommet du rempart nous ordonne de nous arrêter d’une voix puissante.

Tout se fait silencieux et se fige ; je n’entends plus que les battements de mon cœur. À côté de moi, Alia a la bouche entrouverte, une mèche de cheveux collée à

sa lèvre inférieure. Sur le parapet, les gardes au visage impassible restent immobiles. J'ai le pressentiment que le monde va être englouti, que tout va s'effondrer d'un instant à l'autre.

Puis, dans un vacarme assourdissant, les épais battants de bois et de métal clouté s'ébranlent, et notre charrette redémarre.

Nous passons à l'ombre de la muraille et, enfin, nous entrons dans le palais.